

## La vallée d'Hérens dans la littérature.

Pour n'avoir guère été fréquentée et parcourue que depuis 1840, la vallée d'Hérens — « le pays le plus valaisan du Valais » <sup>1</sup> — n'en occupe pas moins une place enviable dans la littérature, j'entends surtout dans la littérature alpestre. Le temps me manque pour vous énumérer les recherches qu'elle inspira dans les domaines historique <sup>2</sup>, folklorique <sup>3</sup>, linguistique <sup>4</sup>, des sciences naturelles, etc. Tenant à ménager votre patience, je me bornerai à cueillir quelques fleurs dans la gerbe d'impressions et d'observations qu'en emportèrent ses visiteurs.

Notre présence à Hérémence m'impose toutefois le devoir de rappeler en particulier la mémoire d'un de ses ressortissants, *Antoine-Marie Seppey*, le meunier de Sautereau, mort en 1926, et qui fut un peu pour la vallée de la Dixence ce que Courthion et Gabbud furent pour celle de la Dranse. Que de traditions, que de légendes furent par lui recueillies et sauvées, dont Solandieu tira parti pour ses *Légendes Valaisannes* ! Ayons en ce jour pour ce modeste et méritant chercheur une pensée de reconnaissant souvenir.

Remarquons d'abord que le genevois de Saussure qui décrivit tant de nos glaciers, de nos montagnes et vallées, semble ignorer celle de la Borgne. Le premier qui s'y intéresse est le docteur *Desloges*, l'auteur de l'original *Voyage d'un convalescent dans le Département du Simplon* (1813), mais j'emprunterai moins à ce livre rarissime qu'à une lettre <sup>5</sup>, moins connue encore et qui le précéda, au *Journal de Lausanne* (11 février 1791). Comme tout ce qui émane de la plume de Desloges, ces souvenirs ne manquent pas de piquant : « En arrivant à Yvolena, on ne sait où se loger ; le peuple méfiant à l'excès ne peut se persuader que les étrangers qui vont chez lui soient des honnêtes gens. Si l'on n'est ni boucher ni marchand, on est aussitôt regardé comme suspect. Je prenais des notes et demandais différents passages... on voulait me chasser comme un espion. Mais, M. le curé s'arrêta en m'entendant parler latin et décréta qu'il me donnerait une soupe et me mettrait coucher dans une grange hors du village. Un discours soutenu

<sup>1</sup> Henri de Ziegler, *Pages d'Art*, avril 1919.

<sup>2</sup> Par exemple la *Monographie des abbés Tamini et Gaspoz* (1935) ; Wolf et Cérésolle ; B. Reber : *Excursions archéologiques*, 1891.

<sup>3</sup> Abbé Clément : *Annotationes factae*, 1765 et *Recueil des principales superstitions dominantes dans la vallée d'Hérens*, commentés par M. Fankhauser (*Aus der Walliser-Volkskunde des 18. Jahrhunderts*) (1926), et votre serviteur (*Dans un village de montagne, il y a 150 ans*), lu à la séance de Sierre, en 1922 et publié dans la *Feuille d'Avis du Valais*, 1923, Clément Bérard, A. Duruz, P. Follonier, chanoine J. Gross, R. Ritz, *Ortsbenennungen und Sagen des Eringerthales*, S. A. C. 1870, M. Zermatten, etc.

<sup>4</sup> Léon de Lavallaz, *Le Patois d'Hérémence*.

<sup>5</sup> Cette lettre, intitulée : *Voyage à Yvolena* fut reproduite en partie dans le *Voyage d'un Convalescent*.

sur la médecine, l'histoire naturelle et celle du pays mit M. M. dans l'embarras. La méfiance lui suggéra de me faire voir ses armes et munitions et de me raconter quelques exploits héroïques dans des rencontres avec des brigands qui avaient des culottes comme moi. On me fit coucher finalement dans une chambre...

» Le peuple d'Yvoléna est méfiant à l'excès, son caractère d'ailleurs est bon, officieux, généreux et naturel, mais ses usages sont grossiers. Le songe, en changeant de lit, le cri du renard, le chant des oiseaux sont leurs augures. On craint revenants, sorciers et magiciens ; on y prétend posséder le secret d'arrêter les voleurs sur le lieu même du délit. Un homme qui arrosait dans un pré et qui me demandait si j'étais magicien et à qui j'offris 2000 écus s'il se donnait corps et âme à moi, s'enfuit à perdre haleine en faisant le signe de la croix. Il me prit probablement pour le diable... »

Ajoutons que ce fut Desloges qui au cours de l'excursion (18 août 1790) qu'il relate, découvrit dans les ravins du glacier de Ferpècle sur un fragment de roc détaché de la voûte une inscription romaine qu'il crut pouvoir rétablir ainsi :

. . . . . VS  
PRAETECTVS COHORTIS  
QVINTI . . CATVLLI  
REDIT . . . . . RVPIT

Un voyageur anglais anonyme qui, vers 1865, publia le récit d'une course dans la vallée d'Hérens, confirme qu'on trouva dans le voisinage de ce glacier des médailles à l'effigie de Catullus et des débris d'armes antiques ; Osenbrüggen (1874) y ajoute des fers à cheval.

Rapprochons de Desloges son confrère *Hildbrand Schiner*, docteur comme lui, de la faculté de Montpellier, mais à ses antipodes comme conceptions philosophiques et politiques. Très détaillée, la description<sup>6</sup> par celui-ci du *canton d'Hérémence* (c'était le nom que portait le district d'Hérens durant l'annexion à la France) est aussi naïve que pittoresque. Il nous apprend que les habitants de Nax « sont de braves gens, assez honnêtes avec l'étranger » et qu'il s'y fait « un grand pèlerinage tous les ans le jour de St-Gothard où se rendent les fiévreux et les rhumatisants. » En suivant la route, « obliquement ascendante », on atteint Vernamièse. On y parle un français corrompu, l'air y est sain et l'eau bonne ; la nourriture ordinaire consiste en viande salée, légumes, pommes de terre, laitage, fromage et pain, mais peu de vin, excepté quand ils viennent aux foires et aux marchés de Sion, où ils boivent souvent assez pour savoir à peine, même montés à cheval, retourner chez eux ».

<sup>6</sup> *Description du Département du Simplon*, 1812.

Je vous fais grâce des commentaires sur Mase, Suen, St-Martin, dont « les habitants sont assez de braves gens, doux, honnêtes, laborieux, pacifiques, Evolène, « dont les hommes portent presque tous un bonnet de laine rouge et un collet de même drap et couleur et les femmes et filles un large ruban de même drap et couleur tout à l'entour au bas de leurs jupes ».

Arrêtons-nous un instant, comme il convient, à Hérémence : « Ce village est très vieux et les maisons sont toutes de bois, très noires à force d'être vieilles, les unes adossées aux autres sans aucune symétrie, ordre, ni goût, à l'exception de quelques grandes maisons toutes neuves. Quant à la maison commune, c'est un bâtiment antique, triste et sombre, dont la façade ou entrée est toute couverte de têtes de loups, d'ours et de loups cerviers... L'église est grande, mais n'a rien de beau, ni le clocher, sinon son triste et noir cadran de bois, où on peut à peine déchiffrer les heures. Les habitants étaient amateurs de la paix et ennemis jurés de la chicane, comme des débauches, de l'ivrognerie et du libertinage. Aussi était-il presque inouï d'entendre parler d'un procès entre eux et un bâtard était aussi rare qu'un Phénix... Ils s'habillaient d'un drap du pays assez grossier et de couleur noire, mais les hommes, surtout la jeunesse, s'habillaient d'ordinaire de culottes blanches en drap blanc d'une laine grossière qu'on faisait dans l'endroit et les portaient surtout les fêtes et dimanches. »

*Bourrit*<sup>7</sup> et ses successeurs *Bridel*<sup>8</sup>, *Ebel*<sup>9</sup>, *Tschudi*<sup>10</sup> — il est plus que probable que ces trois derniers n'ont pas pénétré dans la vallée — s'accordent à vanter la bonté, la frugalité, l'honnêteté, l'hospitalité des indigènes.

Une singularité est relevée par Bourrit : « La plus grande partie des hommes sortent de chez eux pendant l'été pour faire le fromage dans leurs montagnes, dans celles du Valais et du duché d'Aoste : pendant cette saison, les femmes sont obligées de faucher les foin, de faire seules la récolte et les travaux les plus pénibles de la campagne ; mais en échange les hommes, une fois de retour de leur caravane, se chargent seuls des travaux et du soin du bétail. »

Et cette observation en rappelle une autre, qu'il y a quelques siècles, les Hérensards conduisaient leur bétail par des cols aujourd'hui couverts de glace au marché d'Aoste.

Puis une longue pause se constate durant laquelle il n'y a guère à citer que le peintre *Conrad Zeller* de Zürich qui fit un compte-rendu de sa course à la Société de physique de cette ville (1832) et *H. Malter*<sup>11</sup> qui attribue une origine hunnique à la population d'Hérémence.

<sup>7</sup> *Description des Alpes pennines et rhétiennes*, 1781.

<sup>8</sup> *Statistique du Valais*, 1820

<sup>9</sup> *Manuel du voyageur en Suisse*, 1805, 1816, 1829, etc.

<sup>10</sup> *Ivan Tschudi: Manuel du voyageur dans les cantons*, 1861.

<sup>11</sup> *Die Hunnischen Ueberreste in den Alpen*, dans *Bibliothek der Neuesten Weltkunde*, 1834.

Pour le Berlinoïse *Jules Fröbel*, établi professeur à Zürich, à la fois géologue, minéralogue, philosophe, botaniste et... communiste, qui donna la première description scientifique<sup>12</sup> de la vallée qu'il parcourut en juillet 1839, ces prétendus *Huns*, alias *sauvages*, *brigands*, *païens* doivent plutôt être les derniers survivants d'une peuplade celtique, non soumise par les Romains. La solitude de leur retraite (*Barma*) expliquerait cette survivance.

Fröbel fut le premier à enregistrer les traditions attachées à la grotte d'Arzinol et au Val-des-Dix. Vu la notoriété qu'a prise celui-ci ces dernières années, il me paraît indiqué de les résumer. Les alpes de Barmaz et de Liapoc appartiennent aux « Montagnes des Chié », montagnes des dix brigands ou larrons. Jadis, il y a peut-être mille ans, toute la vallée était recouverte par une immense forêt, habitée par des sauvages. Quand on découvrit la vallée et y construisit des villages, on chassa cette *canaille*. Il ne resta que dix de ces brigands qui se cachèrent dans la *barme de chié* jusqu'à ce que découverts, ils furent massacrés. Quatre pâturages ont conservé le nom de ce brigands : de *Southric* ou *Southri*, de *Frangseïcha*, de *Unière* et de *Madeleïna*. A part la Barmaz, les autres montagnes habitées par les brigands, s'appellent *Ludaret* (autel, autel), *Liapec* et *Cheïlon*.

Quant à la caverne des fées d'Arzinol, ou d'*Ardzino*, on prétend qu'elle fut creusée et habitée par des fées. Des jeunes gens d'Hérémençe qui l'explorèrent vers 1830 trouvèrent le sol pavé; une grosse pierre ovale occupait le centre, entourée de plus petites. Dans la paroi de rocher, au-dessus de l'abîme, des trous avaient été faits pour recevoir les tourillons d'un treuil en bois destiné à monter et à descendre les objets...

Non loin de la grotte d'Arzinol, se trouve un endroit nommé *la bataille*...

On trouve encore dans l'ouvrage de Fröbel quantité de détails inédits sur le caractère, les habitudes, les conditions d'existence des habitants. Il est surpris, par exemple, de l'absence de chants populaires, qu'il attribue à la séparation de la jeunesse des deux sexes pendant la belle saison, car il n'est pas admis que les jeunes filles rejoignent les garçons à l'alpage. Si les Hérémençards sont réservés, discrets — ne relève-t-il pas, par ailleurs le contraste dans l'aspect physique des vallées des deux Borgnes — les Evolénards sont des plus loquaces.

« Les Evolénards, dit-il, sont en général paresseux... Ils sont excessivement économes et leur constant désir est d'augmenter peu à peu le contenu de leur tire-lire. Un écu tombé entre leurs mains est perdu pour le monde.

» Même les gens aisés s'habillent fort mal ; leur garde-robe est des plus rudimentaire. L'homme le plus riche d'Evolène, racontait la servante du curé, n'a que quatre chemises, dont la moitié sont en lambeaux. Par contre, il n'y a pas de mendiants dans la vallée. »

Le progrès est lent à s'introduire : en 1840, une montre excitait encore la

<sup>12</sup> *Reise in die weniger bekannten Thäler auf der Nordseite der Penninischen Alpen*, 1840. — Cet ouvrage mériterait l'honneur d'une traduction intégrale.

curiosité ; nombre de maisons avaient encore en guise de vitres des feuilles de papier ou l'enveloppe de l'estomac de moutons (la *tripa*). Les vieillards portaient encore la cadenette, les culottes courtes, les souliers à boucles — cela dura jusqu'en 1860 — et les femmes, la tresse (la *guazza*). Il n'y avait pas d'auberge dans la vallée et un voyageur y était un phénomène.

Ce dernier fait est confirmé par l'Anglais *James Forbes*, professeur à Edimbourg, accompagné du professeur et géologue Studer de Berne et d'un guide qui, après avoir essuyé la mauvaise humeur de la sœur du curé, trouvèrent avec peine dans le village d'Evolène un unique lit qu'ils tirèrent à la courte bûche. Le curé l'assura qu'ils étaient les premiers voyageurs venus à Evolène cette année 1841, et l'on était pourtant dans la seconde moitié d'août ; le paysage l'intéressa plus que les gens : « ...les environs d'Evolène sont riants et fertiles. La vallée large et bien irriguée, recouverte de pâturages, d'étables, de chalets qui s'élèvent des deux côtés à une hauteur considérable »<sup>13</sup>.

Disciple du fameux Weitling qui fit tant de bruit il y a un siècle, et par surcroît libraire pour mieux propager ses idées, Fröbel vint-il en Valais comme émissaire de la *Jeune Allemagne* et dans un but de prosélytisme ? Je n'ai pas à élucider le cas. Mais ses efforts éventuels dans la vallée d'Hérens auraient été négatifs. On sait que le parti du progrès, représenté par le président Favre d'Evolène, avait, par son adhésion au gouvernement de Sion, provoqué le combat de St-Léonard du 1<sup>er</sup> avril 1840 et la soumission des Hauts-Valaisans au nouvel ordre de choses ; mais il resta toujours en manifeste minorité. Ce fut chez Favre et quelques conseillers que furent reçus en été 1842 *Rodolphe Töpffer* et sa joyeuse bande de pensionnaires. A quelque chose, progrès est bon. Pour la première fois, des étrangers sont accueillis avec cordialité et le savoureux journal<sup>14</sup> du chef de course rend à Favre un hommage où perce une pointe de malice. Or donc, citadin et villageois causèrent politique : « ... Ces hommes, inscrit Töpffer, ont leurs opinions aussi, mâles, instinctives, liées à leurs croyances, à leurs affections et à leurs coutumes ; il tiennent pour le clergé, pour la noblesse, pour l'ancien gouvernement et c'est très sérieusement que le président Favre nous signale parmi eux ce que lui, qui est du côté du mouvement, appelle des *aristocrates*. Des *aristocrates*, jamais nous n'en avons vus de cette figure, tous jeunes et vieux, femmes et enfants, vêtus de pauvre bure, chaussés de gros sabots, qui passent le jour à briser des mottes, à éparpiller le fumier, à remuer sans relâche la lande ingrate dont ils se contentent. »

Il est étonné de l'esprit civique de ces montagnards : « Tous ont une con-

<sup>13</sup> *Travels through the Alps of Savoy*, 1841 et 1842, traduit en allemand en 1845 : *Reisen in den Savoyer Alpen und in anderen Theilen der penninischen Kette*.

<sup>14</sup> *Nouveaux Voyages en Zig-Zag*, 1843. *Voyage autour du Mont-Blanc, dans les vallées d'Hérens, de Zermatt et au Grimsel*.

naissance parfaite de leurs ressources publiques, des idées sur la façon de les administrer, une habituelle disposition à y réfléchir et à en deviser... L'on ne peut s'empêcher de reconnaître là un signe intéressant de l'émancipation réelle de ces gens, de l'existence au milieu d'eux d'une vie politique saine et forte... »

Lire Töpffer est un délice, dont on ne se lasse pas ; il a un tel talent à présenter hommes et choses qu'on les entend ou les voit, et que les croquis dont il illustre son texte sont presque superflus. Voici, dans un autre genre, — épinglons en passant le joli qualificatif d'*embraminé* dont il pare les habitations villageoises — un tableau d'ensemble de la vallée : « De Vex à Useigne, partout d'attachantes impressions, mais rien de remarquable que les pyramides ; au-delà d'Useigne le paysage devient alpestre, et c'est d'Evolène que l'on a enfin le spectacle d'une étroite et verdoyante gorge où éclate la blancheur d'un glacier qui vient y mourir. Mais les cimes, les arêtes, les pics qui couronnent cette gorge, nous ne les avons pas vus et n'en saurions parler <sup>15</sup>. Si bien que la vallée d'Hérens nous paraît être à l'usage de deux sortes de touristes seulement : d'abord le touriste qu'attachent les contrées point encore fanées par l'haleine du siècle, que charment les traits de bonhomie chez les habitants, de fraîcheur et de simplicité dans le paysage... et ensuite le touriste entreprenant, audacieux, épris de passages périlleux et avide de scènes sublimes... »

Les relations de Fröbel et Töpffer eurent un grand retentissement et popularisèrent les noms d'Hérens, d'Hérémente et d'Evolène. Le retour à un calme relatif en Suisse et en Europe, ainsi que l'ouverture d'un chemin carrossable, bientôt suivie de celle d'un hôtel contribuèrent à y attirer un flot croissant de visiteurs et d'amis du pittoresque, tant artistes <sup>16</sup> et écrivains qu'alpinistes et naturalistes. Si bien qu'en 1861 Tschudi pouvait affirmer : « Ses beautés naturelles, son chemin rustique, ses superbes prairies, ses cascades et ses glaciers, ont fait à cette vallée une célébrité bien méritée. » Il serait trop facile de glâner, par exemple, dans les *Alpes*, l'*Annuaire du C. A. S.* et d'autres revues des pages charmantes et sympathiques. Je m'en abstiens.

Quelques noms priment parmi ces chantres de la vallée de la Borgne ; tels ceux du Genevois *Charles Dubois-Melly*, l'auteur de *Majorie*, des *Nouvelles Montagnardes* et des *Nouvelles d'Atelier* ; du juriste zurichois *Edmond Osenbrüggen*, auteur des *Wanderstudien aus der Schweiz* (1867-1876) et surtout de *Victor Tissot*, auteur de la *Suisse inconnue*, aussi fin observateur et plein de verve et d'aimable fantaisie que Töpffer, mais un peu moins naturel et primesautier.

<sup>15</sup> La course de Töpffer à Evolène fut gâtée par le mauvais temps, mais cela ne nuit pas à sa bonne humeur.

<sup>16</sup> Tels R. Ritz, Eug. Burnand, Ed. Vallet et sa femme, Ernest Bieler, R. Dallèves, de Ribeaupierre, etc.

On pressent en Dubois-Melly le paysagiste qu'il était en même temps que romancier dans ce croquis du Val d'Hérens<sup>17</sup> : « Le Val d'Hérens est une longue vallée sinueuse, formée par le cours torrentueux de la *Borgne* (un joli nom pour une naïade !). Tantôt la route s'élève en capricieux lacets sur les pâturages traversant les hameaux et les bois de mélèzes, tantôt elle redescend brusquement dans les ravins, franchissant le torrent plusieurs fois, puis se bifurque enfin près d'Hérémence ; à gauche, la route nouvellement tracée passe dans de sombres forêts à travers les abatis d'arbres et les rochers éboulés. On atteint ainsi la romantique chapelle de Sainte-Marie et l'entrée du Val d'Evolène.

« Ici, le voyageur, — s'il a quelque sentiment des beautés de la nature — fera sagement de déposer sur l'herbe son sac et son bâton et de se reposer un peu avant d'entrer au village, dont un repli de terrain lui cache encore le vieux clocher. Les croupes verdoyantes des montagnes que dominent le mont de Végai et le mont Missé entr'ouvrent la vallée et dans le fond du tableau la Dent-Blanche d'Evolène élève dans les airs sa cime éblouissante. Le village, construit sur un ancien éboulement, est adossé contre les rochers formant une gigantesque muraille, dernier contrefort de la montagne. Un peintre n'aurait pas mieux choisi — puis, Evolène a l'aspect singulier des villages du Haut-Valais : c'est un assemblage capricieux de noirs chalets de mélèze, dont un grand nombre sont élevés sur des piliers, en maçonnerie. On circule ici dans des ruelles tortueuses qui doivent être de vrais bourbiers les jours de pluie... »

La journée genevoise du récent tir cantonal a fourni l'ample occasion de confirmer les excellents rapports qui existent entre les deux jumeaux de la famille helvétique. Ils se comprennent, s'estiment et s'aiment. C'est à un Genevois d'adoption encore, après tant d'autres, le botaniste et fin lettré qu'est *Henry Correvon*<sup>18</sup> que j'emprunte ce flatteur commentaire sur les trois villages de la rive droite : « Curieux villages que ces trois agglomérations de chalets noirs, perchés à 1400 m. sur la pente verte, que leur église blanche égaie et poétise, où les populations ont gardé leurs vertus d'antan, les illusions du passé, la foi des ancêtres et leurs coutumes aussi, où tout le monde s'en va prier Dieu en laissant la maison à sa garde, où la patte de l'ours, tué il y a deux ou trois siècles, est encore clouée en trophée sur la porte des maisons, où il y a encore des ruchers d'autrefois, des fenêtres aux vitres enchâssées dans le plomb, où l'on fait au four une ou deux fois l'an, où le cimetière s'abrite sous l'auvent de l'église et où le prêtre est écouté comme un oracle.

« Vieux pays qu'il fait bon visiter, et l'on se sent bien en Suisse, où l'âme trouve des réconforts et le cœur des impressions durables... »

Durant son séjour à Evolène, en août 1871 Ed. Osenbrüggen assista à la célé-

<sup>17</sup> Le Val d'Hérens dans *Nouvelles d'Atelier*, 1860 et 1884.

<sup>18</sup> *Par Monts et par Vaux*, 1904.

bration de la fête de l'Assomption qu'il décrit en ces termes : « A 8 h. du matin, les caravanes commencèrent à affluer des différents côtés, mais ce n'était pas un mélange de cavaliers et de piétons, car presque tous chevauchaient des mulets. Si la vallée présente déjà par elle-même un cachet méridional, on se croit, à la vue de ces cavalcades, transporté en Italie ou dans les Pyrénées, et le costume dominical des femmes et surtout des jeunes filles invite à des réminiscences italiennes. C'est connu que le mulet est par excellence un animal de transport. En Valais, il est la monture conventionnelle et je pus constater ce jour-là les services que l'on attend de ce patient quadrupède. Il avait parfois la corvée de transporter une famille entière ; sur le bât de bois, se tenait assise la femme et derrière elle, se tenant à sa moitié, le mari à cheval. En croupe, voici souvent encore un gamin, et parfois, à côté de la mère, une petite corbeille contenant un nourrisson.

» Quand les mulets sont réduits dans les maisons du village et que la grosse cloche a retenti pour la dernière fois, habitants du village et forains pénètrent par centaines, de leur pas lent et digne des dimanches, dans la grande église. Entrées par une porte particulière, femmes et filles se pressent, se tassent comme des harengs dans les premiers bancs du sanctuaire. Jeu d'orgue et chant étaient bons, l'office solennel et la voix de l'officiant vibrât par dessus la multitude...

» Un groupe de fillettes de trois à sept ans, rassemblé sous l'avant-toit de la porte réservée aux femmes, courait à tout instant sur le cimetière. Elles étaient vraiment comiques dans leur curieux accoutrement. Elles portaient une robe descendant jusqu'aux talons et confectionnée avec la même bure grossière utilisée pour les habits d'hommes ; une ceinture de couleur claire, parée chez quelques enfants d'une croix fédérale, serre cette casaque à la taille. Les souliers cloués rendaient leur démarche plus lourde encore. Des bonnets aux teintes claires et bigarrées contrastaient avec le reste de l'habillement. Coquet était le costume de maintes jeunes filles, ce *grand cotillon* avec les manches plissées et la blouse rouge ou violette. Le chapeau valaisan, la *zape*, sans bord, est différent de celui des femmes mariées et dégage leur chevelure brune soigneusement peignée ; elles portent aussi tantôt un mouchoir clair autour du crâne ou un petit chapeau de paille posé de travers, ce qui leur sied fort bien. Elles laissent volontiers les frisons naturels (*revilions*) autour du front. Un fichu de soie éclatant ou une autre parure (*gorgière*) cache leur cou. Particulièrement élégant est le corsage, pareil à celui des Unterwaldiennes, mais moins plaquant ; la *petra* s'écarte assez du gilet et de la poitrine pour que le livre de messe ou un doux billet puisse prendre place dans l'intervalle... »

Béni soit le rigide recteur du collège St-Michel à Fribourg qui, vers 1860, trouvant le jeune *Victor Tissot* trop turbulent l'exclut de sa maison ! Ce fut une précieuse acquisition pour Sion et le Valais. Il se familiarisa ainsi de



bonne heure avec nos sites et nos populations. Une dizaine d'années plus tard, attachant plus de prix à son intelligence qu'à son indépendance, le chef du gouvernement Alexis Allet l'appela à la rédaction de la *Gazette du Valais*. Il trouva, paraît-il, une situation plus avantageuse à Lausanne d'abord, à Paris ensuite, où il devint millionnaire et célèbre, double accident qui ne lui serait pas arrivé chez nous. C'est à dire que quand, vers 1885, il revint excursionner en Valais, accompagné de son jeune fils, il se trouvait en pays de connaissance.

Evolène, toujours lui, aurait dû proclamer bourgeois d'honneur l'homme qui lui consacra tant de pages véridiques et savoureuses, lesquelles souvent reproduites, lui firent une réclame énorme. Habitations, costumes, habitudes, caractère, sont dépeints avec autant de franchise — l'amitié la permet — que de virtuosité. Et vraiment, l'on se sent embarrassé devant le choix des citations plus séduisantes les unes que les autres.

« Si Evolène, lisons-nous dans la *Suisse inconnue*<sup>19</sup>, n'a pas l'originalité amusante de Grimentz et d'Hérémence, il y a cependant beaucoup de couleur locale dans ses grandes maisons de mélèze rouge, dont les fenêtres se touchent presque. Ses toits recouverts de fines lames de schiste plaquées de mousses dorées, et la grosse poutre saillante appelée *sablière* sur laquelle sont peints au milieu d'ornements et de fleurs, les initiales de J. M. J. (Jésus, Marie, Joseph), ainsi que le nom de la personne qui a fait bâtir la maison et celui du maître charpentier qui l'a construite.

« Quelques-unes de ces maisons sont ornées de galeries suspendues qui rappellent l'Orient ; d'autres sont tout en pierre, la façade badigeonnée en rose et décorée, à la façon italienne, de guirlandes de fleurs, de vases symboliques versant le vin et le lait.

« Les vieilles constructions ont un escalier extérieur par lequel on monte au second et même au troisième étage. Ces maisons appartiennent à plusieurs propriétaires, car si, en Valais, le paysan possède le tiers d'un mulet, le quart d'une vache, il n'a souvent que la moitié d'une maison<sup>20</sup>. Ces propriétés partagées donnent lieu à une foule de procès, et comme les Evolénards passent pour les gens les plus chicaneurs et les plus processifs du Valais, ferrés sur le code et toutes ses embûches, ils sont la providence des avocats de Sion. » Cette observation servira de transition entre l'architecture et le caractère des Evolénards :

« Le sang est chaud, presque italien. Aussi les couteaux jouent souvent un grand rôle dans les élections et les assemblées de commune...

« Cette population aime le plaisir, les fêtes bruyantes, la danse, les mascarades du carnaval, les longues veillées où l'on boit et où l'on chante. Elle n'a

<sup>19</sup> *La Suisse inconnue*, 1888, avec plusieurs réimpressions dont la plus récente sous le nom de *La Suisse merveilleuse*, 1916.

<sup>20</sup> On verra cependant plus de paysans possédant une vache entière que la moitié d'une maison ou le huitième d'un raccard.

pas cette gravité sévère des Anniviards. Aussi appelle-t-on la vallée d'Hérens, la *Vallée du Diable*, tandis que celle d'Annivier a été surnommée la *Vallée sainte*. »

Tissot se trouvait à Evolène le jour de la Saint-Maurice (22 septembre) et il assista à l'office et à la procession. Une procession à Evolène : quel régal pour l'œil et le cœur d'un artiste ! La description de ce rutilant spectacle par V. Tissot mériterait de figurer dans une anthologie ; elle tenta d'autres peintres et écrivains ; par souci de variété et aussi de curiosité, je reproduirai ici quelques lignes très enthousiastes, très lyriques d'*Henri de Ziegler*, le poète genevois<sup>21</sup> :

« A dix heures, on a sonné la grand'messe au clocher roman en bobèche qui seul dans le passé fut de pierre grise, au milieu des chalets en mélèze, incorruptible et calciné...

« Et puis sonnent onze coups et toutes les cloches clament, jetant sur les toits, sous le soleil qui se recueille, la grande joyeuse voix de solennité. L'église s'ouvre et le défilé de la procession.

« Malgré l'hymne de bronze, un silence autour des choses s'émeut. Je lis les lourdes bannières rigides, Dieu sur la croix et la grande Vierge de bois. Derrière le saint Sacrement (?) (probablement le baldaquin) aux mains des plus vieux guides, vient le curé d'Evolène, viennent les vicaires et les enfants de chœur qui chantent, les desservants des lointaines chapelles, tout le clergé. Le spectacle est doux au regard et doux à l'âme, mais ordinaire encore et de partout.

« Voici maintenant que s'avance le peuple, les bergers, les guides et les paysans, voici que passent les hommes, les enfants et les femmes.

« En l'an du Seigneur 1915, j'ai vu mille paysans d'Hérens derrière les cantiques et les croix. Mille et peut-être davantage, de tous les hameaux et de tous les âges, et tous dans leurs costumes du pays, austère et joyeux gros drap ; jupes sombres comme les chalets d'hiver, mais relevés de points et de rubans, allègres comme des huchements de pâte avant le matin, comme des roses de l'alpe parmi les genévriers. »

« Je n'ai jamais aimé mon pays tant qu'à cette heure-là. Ils venaient interminablement sous la clameur des cloches, comme un flot, dans la longue rue étroite, et la rue entre les chalets n'était que pour eux. Ceux des villes avaient dû rompre et se ranger, refoulés par ceux de la montagne, par cette ferveur et cette beauté. »

S'il n'était si long, je vous lirais le récit de la visite de Victor Tissot à Marie Bourdin, la célèbre mère d'Hérémece. Il en existe heureusement un autre, moins étendu et aussi fidèle, de *Louis Courthion*. Le voici :

« ...Il n'était guère de jour que de vraies caravanes ne prissent la direction

<sup>21</sup> *Pages d'Art*, 1919.

du haut plateau d'Héremence. Les uns venaient du Bas-Valais, des Ormonts, de Salvan, de l'Entremont, de Martigny. Le représentant de la partie supérieure de la vallée du Rhône était invariablement le plus chargé de tous, car chacun savait du côté de Conches que, parlant « romand », il était le seul interprète patenté et accrédité auprès de la guérisseuse.

« Un spectacle inoubliable que celui de cette chambre basse, assez semblable à une caisse de planches enfumées, emplies de lits et de bahuts de poirier plaqués de sculptures naïves, sur lesquels se trouvaient assis les paysans et paysannes endimanchés, chacun dans le costume de sa vallée et tenant sur les genoux le panier aux mystérieux flacons. En face, dans le coin, rapproché de la fenêtre, derrière la table rectangulaire à double plateau de noyer aux bords duquel pendent des ferrures, voici l'illustre commère, adossée aux rayons où se loge toute sa science consistant en herbiers, en deux ou trois manuscrits jaunes aux feuilles bordées de poussière et de gerçures, sans oublier les vénérables messagers boîteux de Berne, de Bâle, de Strasbourg et autres lieux : car avec cette méthode de traitement le remède est presque chose secondaire, étant donné l'importance première de savoir sous quelle planète tel cataplasme est appliqué ou tel purgatif expédié dans l'estomac.

« Dès qu'elle était parvenue à congédier un commissionnaire ou bien un malade avec son herbe bienfaisante et ses ordonnances pour le pharmacien attitré de la capitale, la mère en interpellait un autre :

— Et vous ?... d'où venez ?

— De la Râsse, près d'Evionnaz.

Le paysan s'approchait alors de la table, découvrait le panier et déballait un à un les flacons révélateurs enroulés dans des feuilles de devoirs d'école.

— Ainsi pas pour vous-même qu'êtes venu ?

— Est pour une belle-sœur qui a toujours la même *mangagne*. A essayé de trois médecins ; ils n'y peuvent rien.

— Mériterait pas de guérir pour apprendre. Trop difficile sur la nourriture, comme les vieilles filles. Et ces autres bouteilles : Marie-Rose Mettan... Antoine Fumeaux... Pétronille Jâquier ?

— Des gens qui ont su que je venais et qui m'ont prié en grâce.

— Pourquoi si grande bouteille, pas besoin de tout ça.

— N'en avait pas d'autre.

— Fait rien. Celle-ci toute jeune, gentille *mâtte*. Pas de danger. Plus utile un mâri qu'un médecin.

— Celui-là s'est donné honte. Veut pas avoir le nom, m'a fait la commission en cachette.

— Veut pas avoir l'air de se fier de moi. Gros jeune *mâton*, mâl à l'estomac, toujours boire. N'a qu'à pas tant aimer le vin blanc...

« A chaque flacon qui passait de la sorte sous son œil de pythonisse, la vieille résumait l'analyse et concluait : « Jeune monsoret, trop étudié, trop longtemps aux écoles!... Faut pas. Brûler ses livres et le cacher du médecin. »

A part le roman de Ls Courthion, *A la conquête de la vallée* (1901) d'où j'extraits cet amusant croquis, d'autres ont eu pour théâtre, en tout ou en partie, la vallée d'Hérens, si fertile en inspirations. Faut-il vous rappeler le *Feu sur la montagne* (1915), émouvant journal d'une mère, de Noëlle Roger, « Souvenirs du premier août et de la mobilisation de 1914 », *Maman Marguerite* (1935), de notre membre d'honneur, le chanoine Jules Gross, *Cœur inutile* (1936), de notre collègue, Maurice Zermatten, professeur, qui malgré son jeune âge et son air candide, pénétra plus profondément que quiconque les secrets du cœur de ses compatriotes. Est-il besoin de signaler la pièce dramatique, la *Servante d'Evolène*, un nouveau triomphe de René Morax, et qui se joue en ce moment même sur la scène de Mézières ?

Vous dirai-je que c'est au cours de flâneries estivales entre les Mayens de Sion et ce si caractéristique village d'Hérémece, un prototype de la Vieille-Suisse et du Vieux-Valais, que M. Jean Graven, qui honore son canton et notre société par son riche talent aux multiples facettes également brillantes, reçut, m'avoue-t-il, « la révélation, l'illumination suprême de la poésie et de l'amour de son pays natal ? »

Quand la brume enveloppe le lac des Quatre-Cantons, et que la nostalgie le prend de nos coteaux ensoleillés, peut-être les couplets de sa *Chanson d'Hérémece* lui trottent-ils encore par la tête ?

Petite enfant qui ramassais des fraises  
 En écoutant chanter les guêpes, en forêt,  
 Je sais pourquoi tu vas sous les mélèzes,  
 Petite enfant j'ai surpris ton secret :  
 Tu n'as pas rendez-vous d'un doux poète  
 Mais tu suis au sol les jeux du soleil,  
 Et tiens des conversations muettes  
 Avec ton ami, l'écureuil.

Ne vas-tu pas redescendre au village ?  
 Tu partis dès l'angélus du matin,  
 Et le vent porte aux clochers des nuages  
 L'angélus du soir qui tinte au lointain.  
 Voici l'heure en deuil des petites filles,  
 Invoque la Vierge si tu prends peur :  
 La nuit marche sur les champs de myrtilles,  
 Hâte-toi, la main sur ton cœur.

Là-bas, la Borgne à la grande voix rude,  
 Comme un loup vers l'étoile du berger,  
 Hurle en s'enfonçant dans la solitude,  
 Mais va, chante, et ne crains aucun danger :  
 Le dernier loup du mont qui se désole,  
 Ton grand-père, jadis, l'a mis tout raide mort,  
 Il a cloué sur le seuil de l'école  
 Mainte hûre aux cruels yeux d'or.

Petite enfant qui ramassais des fraises  
En écoutant chanter les guêpes, en forêt,  
Entends, sous les ramures des mélèzes,  
La nuit murmure à mots secrets <sup>22</sup>.

Et je ne saurais mieux terminer mon aride compilation que par ce sonnet de *Louis de Courten* <sup>23</sup>, le délicat poète dont la *Terre Valaisanne* porte encore le deuil :

#### AU VAL D'HERENS.

Aux flancs déchiquetés des monts couverts de neige,  
A mi-côte du val, moutonnent les hameaux,  
Les villages aux toits recouverts de bardeaux,  
Et les clochers de Mage et de Vernamiège.

L'obscur forêt dont la lisière protège  
Les mayens mouchetés de roux, les vieux « mazots »,  
Jette aux sommets abrupts que la tourmente assiège,  
Ses sapins endeuillés qui montent à l'assaut.

Vex pacifique et doux dans sa combe somnole ;  
Ses granges, ses chalets, de mélèze ou d'arole,  
Fument rêveusement dans le calme du soir.

Et, glacier bleissant irisé de spinelles,  
Ferpècle endort, au pied des cimes éternelles,  
La divine splendeur de son blanc reposoir.

I.-B. Bertrand.

---

<sup>22</sup> Parue dans : *En Valais*, 15 août 1927.

<sup>23</sup> *Terre Valaisanne*, 1905.